

Annick HARNIE :

LES APPARITIONS DANSÉES : revenantes et ombreuses

Peintures



Le subjectile - ce terme que je préfère à celui de support - tantôt noir ou tantôt blanc, ou bien coloré, fonctionne comme *une scène relevée* pour les apparitions et disparitions de figures qui s'y tiennent verticalement. Elles sont vibrantes et imperceptiblement mobiles. C'est que ces figures sont à l'étendue de leur secret...N'oublions pas que la danse est aussi un art du silence, quasi universellement.

Depuis des années la peinture d'Annick Harnie rencontre la danse.

Il s'agit de la danse surgissante depuis l'intime de soi. Dès lors, ce qui arrive selon les lois de la peinture n'est pas amorcé par un spectacle *vu* en dehors de soi-même.

C'est depuis l'épreuve de la scène intérieure, la sienne, qu'adviennent ces *figurantes* picturales de la danse. Le lien peut être fait avec le grand peintre de la danse Edgar Degas qui aura beaucoup travaillé le conflit de la noirceur et de la blancheur pour laisser visible ou « dévoré » le corps de la danseuse qui tient dans un intervalle intermédiaire, entre contenir, resserrer et rejeter, mettre au dehors, au ban.

Mais quasiment tous les tableaux exécutés par Degas sont de l'ordre de la re-crédation en atelier où la mémoire de ce qui a été vécu en regardant le ballet sera *re-traversée* par l'émotion remontante depuis l'intériorité, le « caché » en soi-même. Ce mouvement est aussi au cœur de la démarche artistique d'Annick HARNIE : l'atelier est la forge de l'alliance entre le perceptible et ce qui ce qui vient depuis les profondeurs .

A propos du mot *scène*, je tiens à vous rappeler l'étymologie de ce mot : « skéné » (grec ancien), lequel n'est pas si loin de l'hébreu « soukhot ». Ce mot hellénique désigne la hutte, la tente, autrement dit un abri fragile et temporaire qui sera le lieu de la rencontre, d'un contact entre le visible et l'invisible, d'une *apparition* qui ne provient pas nécessairement de notre monde tel qu'il est et tel qu'il va.

La danseuse, il faut le redire, a partie liée avec ce qui vient d'un monde invisible et séparé, voire celui des spectres, des elfes et des fées.

Ancestralement la femme est considérée comme l'agent des mondes occultes. Elle porte le signe de ce qui échappe à l'évidence du geste comme de l'action qui veulent mettre l'extérieur à la merci, à la mesure de la main qui conquiert et possède.

Au cours du XIXe siècle le ballet dit romantique imposera la figure de la danseuse entre deux mondes. Tour à tour, elle arrive comme une apparition extraordinaire, félicitée pour les prouesses de son art où bien comme une évocation vaporeuse et lunaire, soulignée par la blancheur fantomatique du tutu.

Juchée sur les pointes, diaphane, elle arrive à la scène des théâtres comme une présence singulière qui ne peut que renvoyer le public vers l'outre-monde. N'oublions pas combien le XIXème était de passion pour le spiritisme, les scientifiques y compris !

Ainsi, le thème insistant de la danse est tout d'abord celui de son insaisissable...

Mais voudrais-je vous le dire, aussi, celui de son *inguérissable*.

Au sens qu'elle n'apparaît pas pour combler un manque mais au contraire pour l'intensifier.

C'est tout le rapport du métier de danser avec l'éphémère puisqu'il s'agit d'abandonner la figure qui passe pour soutenir celle qui naît. Trop retenue, trop maîtrisée, la danse perd de son aura. Souvenons-nous de Nijinsky, devenue la coqueluche des scènes parisiennes au début du siècle dernier, lançant à Diaghilev, le « patron » des Ballets Russes : « *je ne suis pas un sauteur, je suis un danseur* ».

Danser entre vie et mort, l'apparaître et le disparaître : je vous invite à regarder ce qu'il en est, tout à la contemplation que vous serez des œuvres radicales de l'artiste Annick Harnie. C'est une véritable traversée de la chair et des ombres. Ce qu'est foncièrement la danse et tout « danser ».

J.Rodolphe LOTH

